

dire, monsieur, que je serais bien aise de satisfaire le péché favori de mon sexe. De quoi est-il question?... »

— « Cela étant, ma chère dame, dit alors le curé, vous serez satisfaite; et, puisque vous aimez non-seulement la peinture, mais encore les histoires, en voici une aussi singulière que le chef-d'œuvre qui la rappelle... Asseyez-vous! car mon récit sera un peu long. »

J'obéis; ce préambule excitait singulièrement mon intérêt et ma curiosité.

Pendant ce temps, le curé plaçait à une distance convenable, et en face de nous, deux grandes boîtes que je jugeai devoir contenir de ces tableaux de prix qu'on tient ordinairement soigneusement renfermés. Il les ouvrit, et je vis deux beaux portraits, grands comme nature, vus à mi-corps, et entourés d'accessoires riches et de bon goût.

Le premier représentait un homme, jeune, bien fait, d'un visage agréable; ses cheveux bruns, bouclés, se relevaient sur un front noble; il était vêtu d'un riche pourpoint de velours et de satin chamarré de broderies d'or et de perles; le grand collier de l'ordre de la Toison d'or éclatait sur sa large poitrine, et une agrafe de pierrerie retenait sur son épaule le court manteau à l'espagnole, partie obligée du costume du

seizième siècle. Une couronne fleuronnée et formée de rubis entourait sa toque, laquelle, ornée d'une plume blanche, était posée sur une table près de lui. Son air était imposant et doux; quelque chose de fier et d'heureux respirait dans toute sa personne; on eût dit un jeune roi au moment où il prend possession du trône de ses ancêtres.

Le second portrait était celui d'une jeune beauté, blanche, délicate, avec des cheveux d'un blond cendré très-clair; des yeux bleus à-la-fois pleins de passion, de douceur, et de mélancolie; une bouche petite, ronde, et souriante; mais il y avait de la tristesse mêlée à la grâce de ce sourire, et sa tête, légèrement inclinée, donnait à cet ensemble quelque chose d'infiniment aimable et touchant. Sur elle le riche mais raide vêtement des Médicis était gracieux et ne déparait point ses formes jeunes et sveltes. Il y avait beaucoup de perles, de rubis et d'or sur son corsage et ses manches; mais ses beaux cheveux étaient ornés de roses naturelles. D'autres fleurs, mêlées aux chaînes d'or, aux bijoux placés près d'elle, sur une table que surmontait un large miroir, montraient que la jeune et charmante femme achevait sa toilette, et l'on pouvait deviner, à la tendre expression de son regard, qu'elle venait de se parer pour un objet chéri.

Tandis que j'étais occupée à chercher de doux rapports entre ces deux êtres aimables et charmants, et que mon mari, plus sensible au faire de l'artiste qu'à l'intérêt de la composition, disait : — « C'est de l'école du Titien!... Peut-être un Pordénon ou un Tintoret... » Le curé, qui paraissait jouir de notre muette admiration, commença à peu près en ces termes l'étrange récit qu'il nous avait promis. Je n'en garantis point l'exactitude historique, je le raconte seulement tel qu'il m'a été fait.

— « Pendant que Charles-Quint n'était encore qu'archiduc, il fit un voyage de plaisir en Italie et y devint amoureux d'une belle personne dont le nom est resté inconnu comme celui de la plupart de ses maîtresses : seulement on sait qu'elle était de haut rang, et que si elle eût eu un fils, le prince avait promis de le reconnaître. Elle mourut en donnant le jour à une fille, que Charles, devenu empereur, aima chèrement et fit élever avec beaucoup de soin.

« Quand cette fille eut quinze ans, elle parut à la cour du duc de Sforce que Charles-Quint avait rétabli dans le duché de Milan. Ce fut là que ses grâces et sa beauté lui attirèrent une foule d'hommages et, entre autres, ceux d'un jeune homme du nom de Médicis, beau, aimable, mais pauvre et sans apanage. Sa famille ayant été chassée

de Florence par les factions, il s'était engagé dans les troupes impériales. Sa mauvaise fortune ne lui permettait point d'aspirer à la main d'une si charmante personne, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner son respect et sa grande considération dans toutes les occasions que lui fournissaient les fêtes et les brillantes mascarades alors en usage en Italie. De son côté, la jeune demoiselle, qui connaissait le secret de sa naissance, tout en rendant justice aux belles qualités de son amant, n'osait encourager l'amour qu'elle avait inspiré, et, par une conduite toute pleine de réserve et d'honnêteté, elle s'efforçait de concilier et son secret penchant, et ce qu'elle devait à son haut rang.

« Rien ne pouvait faire espérer aux deux amants une issue favorable à leurs amours. La guerre, à cette époque, bouleversait toute l'Italie. Rome venait d'être saccagée par les troupes de l'empereur, irrité de la ligue que le pape avait formée contre lui, avec la France, l'Angleterre et les princes d'Italie pour l'expulser de cette contrée. Le jeune Médicis, contraint de suivre la fortune de son parent, Clément VII, prit congé de celle qui lui était si chère, et s'éloigna de Milan le désespoir dans le cœur. Il rejoignit le pape alors retenu prisonnier au château Saint-Ange. A la honte de toute la chrétienté, la cap-

tivité du chef de l'Église dura plus de six mois! Enfin, Clément, pour obtenir la paix et la liberté, consentit aux conditions que lui imposait Charles-Quint, il choisit son jeune parent pour porter sa soumission à l'empereur, et deux ans après, il le chargea également d'aller traiter de l'alliance particulière qu'il voulait faire avec Charles, afin d'en obtenir de meilleures conditions lors de la paix générale qui se préparait.

« Le jeune Médicis partit pour Barcelone où l'empereur avait rappelé sa fille. Ce fut là que nos amants se revirent. Après une si longue absence, tous deux étaient fidèles, et la jeune demoiselle sut si bien disposer le cœur de son illustre père en faveur de celui qu'elle aimait, que, soit par une condescendance qui provenait peut-être de l'amour extrême qu'il avait eu pour sa mère, soit par quelques raisons de politique qu'on n'a jamais bien connues, Charles-Quint consentit à lui donner pour époux le jeune ambassadeur. Il conféra de plus à ce dernier le titre de duc, le rétablit dans l'héritage de ses pères en le remplaçant à la tête du gouvernement de Florence; et ce mariage fut même une des causes de la paix qui succéda à ces guerres meurtrières et laissa respirer un peu l'Italie après tant de désastres.

« Un bonheur si grand, si inopiné, fut quel-

que chose d'étourdissant pour les deux aimables jeunes gens dont vous voyez ici les portraits. Tout en le goûtant, ils ne pouvaient y croire; leur joie, comme serait hélas, pour les pauvres mortels, toute joie trop complète, excédait les facultés qui leur avaient été données pour en jouir... Absorbés dans le sentiment de leur bonheur, ils oubliaient la terre, et pourtant quelque chose de triste semblait les avertir que ce bonheur ne pouvait pas durer... Image frappante des fausses félicités de ce monde, et de la folle vanité de nos désirs! Quand nous croyons rencontrer dans telle ou telle combinaison de circonstances un bonheur parfait, il se trouve que si, par aventure, nous venons à l'obtenir, notre âme manque de force pour le supporter, et cette impuissance semble nous avertir qu'il faudrait d'autres organes que les organes terrestres pour jouir de ce qui n'appartient qu'à l'éternité!...

« Constamment occupés l'un de l'autre, et toujours avec cette passion qui les ravissait et les tourmentait à-la-fois, les pauvres jeunes gens n'étaient point heureux, du moins dans le sens que l'on attache à ce mot. Les soins du gouvernement retenant plusieurs heures le jeune duc hors de la présence de son épouse, celle-ci en concevait un mortel et puéril ennui. Elle s'affligeait de cette nécessité comme d'un extrême

malheur; elle était toujours inquiète, toujours émue, le moindre bruit la troublait : comme les affaires de la république étaient quelquefois difficiles à mener, et que c'était à regret que le parti vaincu avait consenti à recevoir le neveu du pape pour maître, la jeune dame croyait voir sans cesse le poignard d'un factieux menacer le cœur de son mari, et cette pensée la préoccupait avec tant de puissance, que souvent on la voyait tressaillir, on l'entendait pousser un cri d'effroi, ou gémir selon que son imagination trop vive lui présentait quelque tableau funeste. A ce point qu'un jour un grand bruit s'étant fait entendre dans les rues de Florence, à je ne sais quelle occasion, la malheureuse jeune femme crut distinguer les cris furieux de *Carne! carne! Sangue! sangue!* qui, d'ordinaire, accompagnaient les séditions populaires; hors d'elle-même, et pensant qu'on égorgeait son mari, elle voulut courir, mais la violence de son émotion lui ravit toutes ses facultés, elle fit quelques pas et tomba sans connaissance entre les bras de ses femmes.

« On courut avertir le duc qui dans ce moment sortait du conseil. Profondément touché d'un si tendre amour, mais déplorant le funeste pouvoir qu'il exerçait sur cette femme chérie, le jeune homme se hâte de se rendre près d'elle.

En entrant dans l'appartement, il est saisi du plus violent effroi. Il voit des femmes en pleurs, les médecins du palais muets, consternés, et sa charmante épouse étendue sur son lit, pâle, sans mouvement, et avec toutes les apparences de la mort!.. Il interrogé du regard ceux qui l'entourent, on lui répond par un redoublement de larmes, il s'élançe près du lit, touche les mains, le visage glacé de celle qu'il adore, l'appelle des noms les plus doux, les plus touchants... Elle y reste insensible! Sa bouche est froide, sa poitrine immobile, son cœur a cessé de battre!.. Le jeune époux jette un cri lamentable, et tombe expirant sur le corps inanimé de celle qu'il a tant aimée. On cherche à le rappeler à la vie, et pendant long-temps tous les efforts sont vains. Tout à coup une femme de la duchesse s'avise de crier aux oreilles de cette dernière, de manière à être entendue du jeune duc toujours évanoui : « Madame la duchesse! madame la « duchesse, venez au secours de monsieur le « duc! Monsieur le duc se meurt! madame la « duchesse! monsieur le duc se meurt!.. »

Ces cris, ces paroles terribles arrachent d'une manière puissante et imprévue la jeune femme à la convulsion léthargique qui tenait ses facultés captives, elle ouvre les yeux, son teint se colore... ses sens se raniment, son âme, qu'un

choc violent avait comme écrasée, reprend son énergie, à cet appel réitéré; la duchesse se lève, et toute chancelante encore, s'approche de son époux qui dans ce moment commençait à recouvrir ses esprits. Sa voix, ses caresses achèvent de le rappeler à la vie. La joie éclate autour d'eux, elle se répand dans tout le palais, mais celle qu'ils éprouvent est trop vive, pour se manifester par de bruyants transports; tous deux se lèvent et se tenant encore les bras entrelacés, ils se rendent à la chapelle pour remercier le ciel qui leur a redonné la vie d'une manière si étrange, qu'ils se sentaient portés à la regarder comme miraculeuse. Toutefois cet événement, en les rendant encore plus chers l'un à l'autre, ne fit qu'ajouter à la disposition mélancolique de leur esprit. Ils avaient tous deux comme le pressentiment d'une fin prochaine, et un matin la jeune femme dit à son mari :

« Si vous m'en croyez, mon très-cher époux, nous mettrons ordre à nos affaires et nous nous disposerons chrétiennement à une mort qui ne peut être éloignée... Mon bonheur est si vif, si complet, que je ne cesserai de trembler de le perdre que quand nous l'aurons emporté avec nous... et mis à l'abri dans l'autre monde... Disposons de nos biens en faveur des pauvres! Remettez le soin de vos états entre les mains des

anciens de la république, et désormais libres de toute inquiétude, vivons uniquement l'un pour l'autre, mon très-cher époux, jusqu'à ce que Dieu nous retire à lui, et s'il plaît à sa bonté, ce sera bientôt, car, voyez-vous, mon amour!.. nous sommes trop heureux pour rester sur la terre!.. un bonheur tel que le nôtre n'appartient qu'au ciel!.. Mais afin que notre courte vie n'ait point été tout-à-fait sans fruit, laissons au monde un grand exemple de la vanité de ce qu'on appelle bonheur; qu'il apprenne combien les vœux de l'homme, s'ils étaient exaucés dès cette vie, le rendraient misérable, puisque nous, jeunes, beaux, riches, puissants, aimés!.. Tant de dons réunis ne suffisent point pour nous empêcher de souhaiter de mourir!... Faisons venir un excellent peintre, qu'il fasse nos deux ressemblances comme aux jours de notre beauté et entourés de toute la splendeur de notre rang! Je destine cent mille écus à ces deux peintures, sous la condition, que six semaines après notre mort, le même peintre fera de nouveau ces portraits... Mais tels que nous serons alors... c'est-à-dire, tels que la mort nous aura faits... n'y consentez-vous point, mon amour?... »

« Le jeune duc partageait trop bien les tristes idées de sa femme, pour élever aucune objection contre ce projet bizarre, mais qui du reste

peint bien l'exaltation de ce siècle. Il s'occupa dès lors de chercher un peintre assez habile et en même temps assez courageux pour exécuter à la rigueur les intentions de la duchesse. Après bien des tentatives pour rencontrer l'artiste qui réunît ces deux conditions, il fit choix de Jacques Robusti, dit le Tintoret. Ce peintre célèbre accepta l'étrange proposition, et jura sur l'Évangile d'en remplir la dernière comme la première partie.

« L'aimable et charmante duchesse qui, depuis sa détermination, avait renoncé à tous ses riches atours, se revêtit de nouveau de ses habits de noces. Elle se para d'or, de perles et de fleurs; elle exigea que son mari fût également orné de toutes les marques de ses distinctions, enfin le Tintoret les peignit tels que vous les voyez ici l'un et l'autre.

« Ces deux belles peintures étaient à peine terminées, et les dispositions projetées par les deux époux, achevées, que la santé de la jeune dame, jusqu'alors chancelante, s'altérant tout à coup d'une manière grave, fit craindre à son époux de voir bientôt ses tristes prévisions s'accomplir. En effet, soit que son état fût le résultat d'une maladie organique mal connue à cette époque, soit que Dieu ait voulu marquer la fin d'une si belle vie, la duchesse mourut presque subite-

ment : quelques instants avant que d'expirer, et comme elle ne pouvait déjà plus parler, elle attacha sur son mari un long et tendre regard... étendit vers lui sa main défaillante, et ses doigts à demi glacés par la mort semblaient lui faire un mystérieux appel!...

« L'époux inconsolable ne lui survécut que le temps nécessaire pour lui rendre les derniers devoirs, et assurer l'exécution de ses dernières volontés. Il manda le peintre, lui fit renouveler sa promesse... et le Tintoret l'a religieusement tenue... »

En prononçant ces derniers mots avec un accent lugubre et presque étouffé, le curé avait retourné les tableaux; quel spectacle!... Le jeune homme, la jeune femme... deux cadavres!... ces yeux brillants, pleins de joie, d'amour, de vie... éteints, enfoncés, perdus dans un horrible désordre!... ce nez délicat... anéanti!... l'éminence osseuse demeure seule et nue!... cette bouche sans lèvres, ces dents blanches, grincent affreusement!... ces longues mèches blondes se détachent du crâne, entraînant avec elles les roses flétries, les perles qui les paraient naguère!... ce col gracieux! ce sein, si blanc, si beau!... Ah! la chair bleuâtre, décomposée se fend... Les vers du sépulcre s'en échappent tout vivants... et ce miroir? Ce miroir! qui

vient refléter en teintes plus livides, plus effroyables, plus révoltantes encore cette affreuse vision!... c'est la mort, toute la mort! plus que la mort!... assez! assez! fermez! fermez!...

Sic transit gloria mundi! s'écria le prêtre d'une voix sévère.

ÉLISE VOÏART.



LA VIE D'UN DÉPUTÉ.



C'est un beau jour que celui d'une élection populaire pour l'heureux mortel qui en est l'objet. L'empressement de ses amis, les félicitations de ses concitoyens, la confusion même de ses adversaires, les acclamations du bon peuple qui se réjouit de cet avènement au petit pied, comme si le lendemain ne devait pas ramener le travail de la veille, l'invasion de la foule joyeuse dans les salons du nouvel élu, les protestations de dévouement, les roulements des tambours, les